

Théodora

DU MÊME AUTEUR

Les Femmes et le sexe dans la Rome antique, Tallandier, 2013 ;
coll. « Texto », 2017.

Agrippine. Sexe, crimes et pouvoir dans la Rome impériale,
Tallandier, 2015.

Virginie Girod

Théodora

Prostituée et impératrice de Byzance

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-1823-5

« Parce qu'il est question
de Sainte Euphémie dans ce livre,
il n'y a qu'à toi que je pouvais le dédier. »

Saudades.

« LAURA : Pourquoi t'attaques-tu à un ennemi
qui t'est supérieur ?
LE CAPITAINE : Supérieur ?
LAURA : Oui, supérieur !
Cela peut paraître étrange, mais je n'ai jamais vu
un homme sans me sentir supérieure à lui. »

August STRINDBERG, *Père*, acte I.

Avant-propos

Success-story d'une prostituée
devenue impératrice

Théodora, la célèbre impératrice de Byzance, ne cesse de fasciner depuis son arrivée au pouvoir il y a près de mille cinq cents ans. Elle suscite depuis lors l'admiration des uns et le mépris des autres. Ceux qui l'admirent voient en elle le modèle d'une femme forte, déterminée, capable de régner sur un empire alors qu'elle est née dans la fange. Ceux qui la méprisent redoutent la femme forte, déterminée, qui a su s'affranchir des règles sociales pour régner sur un empire, en dépit de son sexe et de ses origines trop basses.

Aujourd'hui, le nom de Théodora serait assurément tombé dans l'oubli si elle n'avait pas été une femme d'exception. Mais la fine politicienne qu'elle fut est souvent évincée par l'image sulfureuse d'une amoureuse aux accents tragiques créée par le dramaturge Victorien Sardou et campée par Sarah Bernhardt. Cette Théodora

sensuelle, retorse et fantasmagorique n'en finit pas de hanter l'imaginaire collectif à travers d'innombrables romans à l'eau de rose. Pourtant, ce ne sont pas ses soupirs pâmés qui l'ont fait entrer dans l'Histoire mais bien son sens aigu de la politique dont ont témoigné ses contemporains.

En 532, alors que les habitants de Constantinople se révoltaient contre l'empereur Justinien, son époux, en criant déjà *Nika !* (Victoire), elle prouva sa détermination à conserver sa fonction d'impératrice en empêchant Justinien de fuir. Seule femme parmi les conseillers de l'empereur dépassés par les émeutes, elle s'écria : « Le pouvoir est un superbe linceul¹. » Alors que les hommes les plus puissants de la capitale tremblaient, une femme résistait à la pression de la rue. Si elle restait, tous resteraient. Vaincre ou mourir. Elle fit la preuve ce jour-là d'un courage qui en disait long sur sa personnalité intranquillante.

Le témoin et narrateur de cette anecdote est Procope de Césarée. À cette époque, le juriste palestinien était au service du général Bélisaire depuis plusieurs années. À ce titre, il était proche du pouvoir et côtoyait le couple impérial qu'il couvrait d'éloges dans ses livres et notamment dans *Les Édifices*, un ouvrage de propagande commandé par Justinien. Mais, en coulisse, l'aristocrate oriental vouait une haine farouche à Justinien et à Théodora, qu'il a conspuée à loisir dans son *Histoire secrète* probablement publiée à titre posthume et qui se donnait pour mission de révéler les vérités les plus sordides sur

Justinien, Bélisaire, son épouse, la troublante Antonina, et, évidemment, sur l'impératrice.

Or Procope, cet homme ambigu, loyal et dévoué dans ses ouvrages officiels, insultant jusqu'à la calomnie dans son ouvrage officieux, est notre source principale sur la jeunesse de Théodora ainsi que sur sa participation effective au gouvernement en tant qu'impératrice. Son histoire, de la fillette de l'hippodrome à l'impératrice cruelle avide de pouvoir en passant par l'adolescente délurée, l'actrice et la putain, repose presque entièrement sur l'œuvre contradictoire d'un seul homme. De ce fait, le travail de l'historien contemporain se révèle particulièrement délicat. Pour espérer toucher du doigt la véritable histoire de Théodora, il faut accepter d'utiliser Procope en fil rouge et de recouper chacun de ses dires avec d'autres sources, parfois plus tardives et ayant toujours un parti pris marqué en faveur ou contre elle.

Jean d'Éphèse est l'une des seules sources primaires dont nous disposons. Ce moine arménien, qui a été patriarche d'Éphèse à la fin des années 550, était un fervent partisan de Théodora. À ses yeux, la « reine croyante² », qui partageait sa foi, n'était que grâce et grandeur d'âme. Mais l'ecclésiastique ne niait pas pour autant qu'elle venait du *pornéion*³, autrement dit du bordel. Cette petite phrase, glissée sans volonté de nuire, prouve qu'il ne faut pas réfuter d'emblée les écrits de Procope sur la jeunesse tumultueuse de l'impératrice et que ce n'était alors ni un secret ni une honte⁴.

Le chroniqueur Jean Malalas, autre contemporain de Théodora, sans aucun doute soucieux de glorifier l'œuvre de Justinien, ne s'est guère étendu sur le passé de l'impératrice. Pour lui, elle s'est impliquée dans un combat féminin – pour ne pas dire féministe – en luttant contre le proxénétisme. Malalas ne s'est pas mis en porte-à-faux avec la propagande justinienne et n'a communiqué que sur les événements que la Cour voulait mettre en avant⁵. De même, pour le panégyriste Jean le Lydien, Théodora n'est décrite qu'en tant qu'épouse honnête et avisée de l'empereur, toujours prompte, par son « intelligence et sa commisération⁶ », à défendre les plus faibles. Elle devait certes avoir bien des qualités, mais une œuvre de propagande n'est qu'un recours partial et partiel pour retracer l'histoire de l'impératrice issue des bas quartiers de la Nouvelle Rome.

À partir du ^xe siècle, Théodora est élevée au rang de mythe. Pour les historiens médiévaux orientaux tels que Michel le Syrien ou Zonaras, elle était devenue une sainte au-dessus de tout soupçon. Ces derniers renièrent sa jeunesse débauchée pour en faire un parangon de vertu. Au contraire, les érudits et historiens occidentaux de l'époque moderne comme Montesquieu⁷ et Edward Gibbon⁸, effrayés par sa puissance, voulurent la réduire à l'état de putain hérétique, cruelle et rancunière.

Pour comprendre qui était Théodora, l'historien se doit de naviguer en eaux troubles, de trier judicieusement les informations en croisant les textes anciens et de faire preuve de la plus grande prudence dans l'inter-

prétation des sources textuelles. De leur côté, les sources archéologiques et artistiques sont très limitées. Les portraits aujourd'hui attribués avec certitude à l'épouse de Justinien sont rares. La célèbre mosaïque de la basilique Saint-Vital de Ravenne en Italie est en réalité la seule où Théodora est identifiée avec certitude. Un buste conservé au Museo d'arte antica du Castello Sforzesco de Milan⁹ lui est également attribué bien que des doutes subsistent. Si la mosaïque de l'église Saint-Vital, par son contexte, est riche d'enseignements, on ne peut perdre de vue que l'art byzantin est assez stylisé et n'a jamais visé à représenter un visage de manière réaliste. Cependant, si l'histoire de l'art ne nous apprend que peu de choses sur Théodora, elle n'est pas muette sur l'œuvre du couple impérial. Justinien a entrepris une politique de grands travaux non seulement à Constantinople, mais aussi dans le reste de l'empire et le nom de Théodora lui est associé dans nombre des édifices dont il est le commanditaire. Le couple impérial a voulu changer le visage de l'empire et une telle entreprise en dit long sur lui.

La numismatique non plus n'est pas d'un grand secours dans l'étude de la vie de Théodora. Si les impératrices ne sont pas absentes du monnayage byzantin, leur présence n'est pas systématique non plus. Ainsi, Justinien n'a jamais fait représenter son épouse sur ses monnaies, mais, là encore, un silence peut parfois être éloquent.

Depuis le XIX^e siècle, de nombreux chercheurs se sont intéressés à elle mais il faut continuer à naviguer entre les écueils de ceux qui, pour faire valoir la grande dame

THÉODORA

qu'elle fut, voulurent éluder son passé dérangeant, car, encore aujourd'hui, l'incroyable destin d'une prostituée devenue impératrice semble plus proche d'un conte de fées – ou d'une calomnie – que de la réalité. Pourtant, Théodora n'est pas la seule à avoir connu un tel destin. Ainsi, l'historien américain Clive Foss souligne l'étonnante ressemblance entre les trajectoires de Théodora, impératrice de Byzance, et d'Eva, l'épouse du dictateur argentin Juan Perón, elle aussi comédienne avant de devenir une femme politique influente au côté de son mari¹⁰. Plus d'une fois, l'Histoire s'est faite plus surprenante que la fiction.

Néanmoins, les études abondantes et sérieuses sur le règne de Justinien, sur ses réformes sociales, économiques et juridiques, ainsi que les travaux des historiens de l'art contribuent à nous donner une vision relativement précise de cette Constantinople du VI^e siècle entre Orient et Occident, de cette ville qui se voulait la Nouvelle Rome et d'une femme qui a laissé son empreinte dans la grande comme dans la petite histoire. Théodora, sainte ou putain ? Ne soyons pas si manichéens et suivons les traces de la plus grande impératrice de Byzance.

Chapitre premier

L'aube de l'empire romain d'Orient

ET BYZANCE DEVINT CONSTANTINOPLÉ

La ville de Constantin

Située entre Orient et Occident sur la partie ouest du détroit du Bosphore, la modeste mais néanmoins prospère cité grecque de Byzance n'avait pas vocation à devenir la nouvelle capitale de l'Empire romain. Sa position au carrefour des routes commerciales continentales et maritimes européennes et asiatiques en faisait pourtant un lieu stratégique. À la fin du II^e siècle avant notre ère, elle était cependant une riche ville de l'Orient romain, selon l'historien Hérodien : « Byzance, grande et opulente ville de Thrace, aussi florissante alors par ses richesses que par le nombre de ses habitants. Située sur le bras le plus étroit de la Propontide [la mer de Marmara], cette ville tire de la mer de vastes ressources et une pêche abon-

dante ; comme elle possède en même temps des champs immenses et fertiles, les deux éléments semblent contribuer à sa prospérité¹. » Elle était également connue pour ses remparts qui, conjugués à sa position en hauteur et protégée par les eaux tumultueuses venues du Pont (la mer Noire) se jetant dans la Propontide, en faisaient une ville quasiment imprenable².

Cependant, elle fut l'un des principaux théâtres de la lutte qui opposa au II^e siècle apr. J.-C. l'empereur Septime Sévère à Pescennius Niger pour la conquête de la pourpre après la mort de Commode (180-192), l'empereur tyrannique, fils de Marc Aurèle, plus connu pour ses exploits dans l'arène que pour la sagesse de son gouvernement. Le futur empereur Septime Sévère avait exposé dans la ville de Byzance la tête tranchée de son ennemi pour persuader les Byzantins de se rallier à sa cause³. Mais ces derniers, qui accueillaient les généraux de Pescennius Niger chez eux⁴, se montrèrent rétifs et Sévère fut contraint de mettre la fière cité à genoux au terme d'un long siège. Byzance, à moitié détruite, perdit ses privilèges de cité libre et passa sous l'autorité de Périnthe⁵, alors capitale de la Thrace orientale, actuelle Marmara Egreqli dans le Nord de la Turquie. Septime Sévère comprit que la cité du Bosphore, outre ses intérêts commerciaux, avait une place géostratégique évidente pour l'Orient romain. Il s'attela donc, après l'avoir détruite et humiliée, à la reconstruire. C'est lui qui fit rebâtir l'hippodrome sur le modèle du Cirque Maxime de Rome au début du III^e siècle. Malgré la présence de ce

monument gigantesque à la gloire de la culture romaine, Byzance n'était plus qu'une modeste cité.

Depuis la Tétrarchie (284-305), régime sous lequel deux empereurs et deux vice-empereurs se divisaient le pouvoir, même si Rome conservait son prestige de capitale historique, d'autres capitales politiques avaient émergé : Milan et Aquilée en Occident et Nicomédie et Antioche en Orient. Progressivement, Rome cessa même d'être une résidence impériale. C'est l'avènement de Constantin qui allait faire de Byzance la ville la plus puissante de l'Orient romain. Réformateur dans l'âme et désireux d'instaurer une véritable monarchie fondée sur une hiérarchie administrative complexe, il rétablit Rome comme capitale occidentale et choisit Byzance pour l'ériger en capitale orientale, une capitale neuve rebaptisée à son nom et qui serait le berceau de sa dynastie.

Évidemment, Byzance ne fut pas choisie par hasard. Stratégiquement, elle permettait de contrôler l'entrée de la mer Noire et le passage vers l'Asie. Sa position défensive naturelle était certes intéressante, mais, comme Rome, elle comptait sept collines, était divisée en quatorze régions et possédait un forum, un capitole et un Sénat. Il ne restait plus à Constantin qu'à la doter d'un plan urbanistique et de monuments dignes d'une seconde Rome. Après plusieurs années de longs travaux, l'empereur inaugura la ville le 11 mai 330. Cette date devint officiellement celle de son anniversaire⁶.

La Nouvelle Rome

Au IV^e siècle, alors que l'importance de Rome diminuait, celle de Constantinople croissait. Cette ville avait vocation à devenir « la Nouvelle Rome [...] destinée à représenter le symbole de l'unité de l'Empire, unité réalisée grâce au souverain », comme l'écrit l'archéologue hollandais Alexander Willem Byvanck⁷. Constantinople devint en effet la résidence impériale permanente dès 380 sous l'empereur Théodose I^{er}. L'année suivante, le 3^e canon du concile de Nicée-Constantinople décrétait que l'évêque de Constantinople était le plus important du monde romain après celui de Rome. L'ancienne Byzance devint au cours du V^e siècle une cité cosmopolite attractive avec une population estimée entre 300 000 et 400 000 habitants⁸ selon les uns, entre 400 000 et 600 000⁹ selon les autres. Dès Constantin, la ville fut progressivement dotée de toutes les institutions de la vieille capitale. L'ordre sénatorial fut étoffé par la grâce de l'empereur, qui, outre les descendants de vieilles familles aristocratiques, promut à ce rang des hommes nouveaux issus d'horizons variés tels que des plébéiens parmi les plus riches, des fonctionnaires et des officiers de l'armée romaine¹⁰. Ceux-ci étaient répartis en trois classes qui formaient l'élite de la société : les *illustres*, les *spectabiles* et les *clarissimes*. Mais les sénateurs constantinopolitains n'eurent jamais de réelles fonctions politiques, si ce n'est une action législative et le partage de la gestion de la ville